

La phénoménologie dans la méthode scientifique et le problème de la subjectivité

Catherine Meyor

Université du Québec à Montréal

Résumé

Dans notre discipline de l'éducation et plus largement en sciences humaines, la phénoménologie est abordée avant tout au moyen de la méthode scientifique proposée par Amedeo Giorgi. Si les résultats obtenus ainsi nous éclairent occasionnellement sur le sens d'un phénomène, ils laissent toutefois dans l'ombre le sens même de la subjectivité. C'est que cette méthode amène le chercheur, en concentrant son regard sur le phénomène, à occulter de façon paradoxale la subjectivité de celui qui vit le phénomène, sans parler de sa subjectivité propre. Or, procéder de la sorte a comme conséquence d'amputer les résultats de ce à quoi cette méthode est censée nous mener, de couper la phénoménologie de ses racines et donc de réduire cette dernière à une partie d'elle-même. Cette situation repose, selon nous, sur le parti pris de l'intentionnalité de la conscience ainsi que sur le potentiel méthodologique de la procédure scientifique. Nous aborderons ces questions en revenant aux enjeux de la subjectivité ainsi qu'au sens de la méthode phénoménologique.

Mots clés

APPORT, ÉDUCATION, INTENTIONNALITÉ, PHÉNOMÉNOLOGIE SCIENTIFIQUE, PRINCIPES, SUBJECTIVITÉ

Cet article est l'occasion de débattre de la phénoménologie dans la méthode scientifique proposée par Amedeo Giorgi, méthode que l'on a coutume, au Québec, de voir appliquée dans la discipline de l'éducation et qui constitue une voie fréquente d'initiation à la pratique de la phénoménologie dans les sciences humaines. Si nous sommes reconnaissante à son concepteur d'avoir proposé une approche potentiellement riche et féconde dans son application aux sciences humaines, il nous est difficile de taire les troubles qu'elle soulève depuis que nous y avons été initiée. La lourdeur méthodologique versus la valeur des résultats, le sens, voire le destin de la structure du phénomène ainsi que l'enjeu de la subjectivité inhérente à sa démarche comme à toute démarche

phénoménologique circonscrivent des lieux qu'il conviendrait de questionner. C'est à la question particulière de la subjectivité que nous nous attacherons ici, et notamment à ce qui apparaît comme une négligence voire un oubli de son traitement durant la procédure scientifique et à son terme.

Car la subjectivité constitue un enjeu pour la phénoménologie, qu'elle soit philosophique ou scientifique, et sa considération adéquate — qui fait la valeur de l'observation phénoménologique — ne saurait avoir lieu sans que l'on rende justice aux styles et aux modalités de présence du phénomène. Or, cette considération adéquate de la subjectivité, bien qu'elle soit l'aboutissement de toute démarche phénoménologique, est largement sous-estimée par la méthode scientifique. Selon nous, ce fait trouve son origine dans le parti pris fondamental de l'approche scientifique pour l'intentionnalité, dont une conséquence importante est de museler la labilité de l'expérience subjective au cours d'une démarche qui, concentrée sur le traitement sur le phénomène, crée à son insu une scission entre ce dernier et la subjectivité. C'est donc au niveau du retour à la chose même du phénomène que se pose le problème de la subjectivité dans la méthode scientifique. Cet article tentera de montrer d'une part que la subjectivité est en fait le parent pauvre de cette méthode et d'autre part qu'en rendant sa « chair » au phénomène, la phénoménologie répond, dans les sciences humaines, au défi initial qui est le sien.

A partir d'un court exposé de la méthode phénoménologique scientifique, notre exposé s'articulera autour de deux thèmes : celui d'une compréhension plus ouverte et ainsi plus adéquate de la subjectivité en phénoménologie d'abord, celui du sens de la méthode phénoménologique ensuite. Nous concluons en ouvrant quelques perspectives sur les possibles apports de la phénoménologie en éducation.

La méthode scientifique

La procédure méthodologique

Dans plusieurs de ses articles, Giorgi expose les principes de ce qu'il nomme la méthode phénoménologique scientifique. Se distançant de la philosophie pour penser et offrir une méthode qualitative valable pour l'étude des phénomènes en sciences humaines, l'auteur formule sa méthode¹ sous les traits suivants que nous brosserons rapidement :

- il s'agit tout d'abord d'une méthode qui s'inspire de la philosophie européenne et en particulier de la philosophie husserlienne dont elle a retenu l'injonction du retour aux choses mêmes, le fondement de l'intentionnalité de la conscience ainsi que les concepts de phénomène, de réduction, de monde de la vie, d'expérience et de vécu humains ;

ajoutons que, selon Giorgi, la phénoménologie consiste en « l'étude des structures de la conscience, ce qui inclut une corrélation entre les actes de la conscience et leur objet [...] et les divers styles et modalités de présence manifestés par la conscience » (Giorgi, 1997, p. 342) ;

- si l'on peut parler de cette méthode en la qualifiant de scientifique, c'est en vertu de l'orientation donnée à l'analyse phénoménologique, soit « étudier ces structures sous leurs aspects concrets et matériels (socialement, culturellement ancrés), [alors que] les étudier sous leurs aspects les plus fondamentaux et tenter d'atteindre leur sens ultime, universel revient à faire de la phénoménologie philosophique » (Giorgi, 1997, p. 342) ;
- il importe, et Giorgi (1997) le souligne à plusieurs reprises dans son article, de ne pas oublier en cours de traitement le sens du concept d'intentionnalité, ce qui confère aux données le statut de phénomène, ainsi qu'à ce dernier celui de « sens » ou de « signification », et non pas d'« existant réel » ;
- enfin, la méthode phénoménologique étant consacrée à l'étude des structures de la conscience, chaque analyse aboutira à la mise en évidence de la structure — spécifique ou essentielle — d'un phénomène, mais une « structure dans ses relations avec les diverses manifestations d'une identité essentielle » (Giorgi, 1997, p. 358).

Sur la base de cette spécificité de la phénoménologie scientifique, la procédure méthodologique propose les étapes suivantes :

- tout d'abord, le choix d'un phénomène d'étude (l'apprentissage, la colère, l'intuition, le décrochage, l'expérience du chaos dans l'acte créateur, etc.) ;
- ensuite, la cueillette de témoignages auprès de co-chercheurs (sujets qui se prêtent à l'étude) ;
- puis la lecture des données suivie de l'analyse qui procède en regroupant les données premières sous des unités de signification « traduisant » en langage scientifique le contenu de ces données premières ;
- enfin le dégagement de la structure du phénomène².

Généralement, cette procédure méthodologique est suivie d'une discussion des résultats obtenus en regard d'autres résultats existants. Notons que la méthode s'appuie et se déploie sur la réduction qu'on entend ici sous deux acceptions : la première consiste, pour le chercheur, à mettre en suspens les connaissances théoriques dans l'approche du phénomène afin que ce dernier

soit saisi tel qu'il apparaît ; dans la seconde, le chercheur se doit de revenir du monde naturel tel que témoigné par le co-chercheur au monde intentionnel tel que formulé par Husserl, soit encore aborder les données en termes d'intentionnalité. Dans ce second sens, la réduction garantit, selon Giorgi, le statut phénoménologique de la recherche. Giorgi (1997, p. 351-353) énonce par ailleurs les trois modifications apportées à la phénoménologie afin qu'elle puisse porter la qualification de scientifique :

- 1) la production d'une description concrète et détaillée d'expériences spécifiques d'après l'attitude quotidienne d'autres personnes, la cueillette de documents d'autrui évitant la critique relative à la présence d'un biais et conférant une validité à la méthode scientifique ;
- 2) l'adoption de la réduction par le chercheur, dans le maintien par ce dernier d'une vigilance quant à la subjectivité de sa discipline ;
- 3) la recherche des essences « scientifiques », en lien avec la discipline concernée par toute analyse spécifique, désigne un champ plus étroit de dégagement des essences. Le caractère de scientificité vient en fait tracer une limite à l'analyse en sciences humaines, la justifiant de ne pas pousser l'analyse vers le plus universel et le plus fondamental.

Cette description — non pas exhaustive mais suffisante — de la méthode scientifique étant faite, tentons maintenant de formuler le problème que cette méthode pose quant à la subjectivité.

Le problème de la subjectivité dans la méthode scientifique

Notre constat à ce propos est le suivant : alors que la phénoménologie est une pensée de la subjectivité, une pensée qui montre le sujet, qui nous donne à « voir » la subjectivité en acte, les lectures que nous avons faites des recherches scientifiques ont, souvent à l'inverse, eu pour effet de voiler cette subjectivité, de l'éloigner de notre regard, voire même de nous la faire oublier. Cette dérobade, nous l'expliquons de la façon suivante. La démarche scientifique est érigée sous le ferme parti pris de l'intentionnalité, sur une conception en réalité cristallisée de la subjectivité. Ainsi les chercheurs, abordant les données avec l'assurance implicite de la nature de cette intentionnalité, ne ressentent plus le besoin de témoigner de cette dernière et se contentent d'y « engranger » les phénomènes dont on aura dégagé les structures. Autrement dit, l'enjeu n'étant plus de l'ordre de l'intentionnalité — le principe de la conscience intentionnelle étant posé une fois pour toutes — il relève en exclusivité du phénomène : celui-ci devient le haut lieu de concentration du travail phénoménologique, soit traduire les données empiriques en données intentionnelles et dégager la structure qu'elles contiennent de façon intrinsèque.

Alors que la définition giorgienne définit clairement la phénoménologie comme « l'étude des structures de la conscience, ce qui inclut une corrélation entre les actes de la conscience et leur objet [...] et les divers styles et modalités de présence manifestés par la conscience », les analyses ne développent que le premier volet, celui de la corrélation entre les actes de la conscience et leur objet, les divers styles et modalités de présence manifestés par la conscience formant, quant à eux, le volet négligé de la démarche. Alors que le phénomène n'est que l'une des facettes du mouvement de l'analyse et donc le « pré-texte » à la saisie de la subjectivité, il en devient l'élément exclusif, total et l'on pourrait même dire totalisateur. En orientant son regard vers le phénomène, le chercheur tend à oublier le sujet vivant l'expérience et omet de ce fait de faire l'effort de considérer l'incarnation du phénomène. Dans cette méthode, les styles et modalités de l'apparaître font partie de la chose mais parce qu'elles ne sont pas exploitées, elles restent finalement le parent pauvre de l'analyse : diluées, dissoutes dans une subjectivité anonyme — ce que l'exercice phénoménologique vise justement à éviter— oubliées au profit des constituants du phénomène.

La subjectivité, qu'on s'attend à voir dévoilée ou manifestée, se réduit donc ici à un sol théorique donné, à un concept fondé qui n'a pas à être discuté, un allant-de-soi en somme comme ce qui a été hérité de la pensée philosophique et ne requiert plus l'effort de monstration. Ainsi, en prenant pour acquis le concept de subjectivité intentionnelle, en n'exploitant pas le lien éloquent et indissoluble entre phénomène et sujet, on manque l'occasion de rendre à la subjectivité la chair qui est la sienne, on finit par ne plus penser au sujet, en un mot on perd l'ancrage subjectif qui fait pourtant toute la valeur de l'analyse phénoménologique. Cette méthode nous oblige donc, si notre lecture est adéquate, à poser le constat d'une rupture entre le phénomène et la subjectivité, constat dramatique, en ce qu'il vient entacher la valeur d'une pensée et d'une méthode extrêmement fécondes en déréalisant en quelque sorte le vécu phénoménologique, mais aussi en ce qu'il perpétue le sens classique du concept de subjectivité et ne bouscule guère notre appréhension elle aussi classique de ce concept.

Ce paradoxe quelque peu surprenant de l'évanouissement du sujet, nous tenterons de l'expliquer à l'aide de trois arguments : en rappelant d'abord l'enjeu majeur de la phénoménologie qui est de montrer la subjectivité en acte, une subjectivité dont le principe d'intentionnalité se doit d'être qualifié, ce que toute recherche scientifique fine aurait déjà dévoilé. En montrant ensuite comment la méthode scientifique opère, contre toute attente, une rupture entre phénomène et subjectivité et enfin comment, ce faisant, en altérant le pouvoir phénoménologique d'une représentation vivante du sujet, elle nous maintient dans une représentation conceptuelle et opératoire de la subjectivité. Le développement de ces arguments nous demandera l'effort d'un incessant va-et-

vient entre la phénoménologie et la méthode scientifique. Car bien que cette méthode se soit en partie émancipée de la phénoménologie philosophique, elle n'en reste pas moins porteuse de son enjeu majeur, soit montrer la subjectivité en acte, et tributaire d'une procédure dont elle a retenu les principes premiers. Aussi commencerons-nous par évoquer le sens de la pratique phénoménologique.

La phénoménologie : montrer la subjectivité par la « méthode »

Montrer la subjectivité...

Pensée qui tente de fonder le sujet, qui se constitue elle-même par la description et qui se ramifie en branches ontologique, existentialiste, herméneutique, dans et malgré sa profusion et ses développements, la phénoménologie est une pensée dédiée à la subjectivité et ceci quelle que soit la position qu'elle adopte dans la formulation de cette dernière : parmi ce panorama, nous nous arrêterons à la subjectivité qualifiée d'intentionnelle par Husserl, aux nuances que Bachelard appose à cette qualité intentionnelle puis au principe de non-intentionnalité défendu par Henry. Une subjectivité donc qui, prise sous la finesse du regard du phénoménologue, se déploie dans des modalités qui exigent à leur tour d'être exprimées.

Avec le principe de l'intentionnalité, Husserl a montré qu'objet et sujet sont liés dans le même axe structurel : le fait que « la conscience est toujours conscience de quelque chose » propose une nouvelle perspective épistémologique qui ne dualise plus objet et sujet sur un plan ontologique, mais fait de l'objet une visée de la conscience, cette dernière se qualifiant dès lors d'intentionnelle. Nous pouvons alors concevoir l'intentionnalité comme une structure à deux pôles, où l'objet, d'abord appréhendé dans l'attitude naturelle comme un objet « extérieur » à la conscience — et donc susceptible de relever d'une ontologie différente de celle de l'esprit humain, comme le postulait Descartes — permet de reconduire au sujet qui l'« intentionnalise » ou le constitue : partir de l'objet pour retourner au sujet dans la visée intentionnelle duquel il apparaît, c'est considérer le phénomène dans sa chose même. Il n'y a pas, dans la phénoménologie, de dualité entre objet et sujet, il y a le phénomène³ comportant et l'« objet » et la visée intentionnelle de la conscience humaine, l'un recouvrant les opérations de l'autre, d'où l'importance de retourner à la subjectivité constituante. De cette subjectivité, Husserl constate la multiplicité, le « je » se manifestant sous de nombreuses facettes : pensée, perception, imagination, affectivité, volonté, rêve, etc., chacune d'elles présentant un mode intentionnel propre. Et le « je » est un dans la multiplicité. Cette monstration de la subjectivité intentionnelle, celle de l'activité du sujet, ne s'effectue que par le retour au sujet. Il s'agit donc là d'un enjeu majeur de la

phénoménologie : la considération de l'objet n'est que le pré-texte à la considération de la subjectivité⁴ dans les modes intentionnels qui la « nouent » en quelque sorte à l'objet.

Le concept d'intentionnalité instauré et soumis à l'épreuve de l'analyse sera cependant repris de façon nuancée et critique par des phénoménologues qui s'attachent à l'exploration de phénomènes donnés. Ainsi Bachelard, dès 1942, dans son œuvre consacrée à l'étude de l'intentionnalité imaginante⁵, remet en question le formalisme des études phénoménologiques :

Les exemples des phénoménologues ne mettent pas assez en évidence les degrés de tension de l'intentionnalité ; ils restent trop "formels", trop intellectuels. Des principes d'évaluation intensive et matérielle manquent alors à une doctrine de l'objectivation qui objective des formes, mais non pas des forces. Il faut à la fois une intention formelle, une intention dynamique et une intention matérielle pour comprendre l'objet dans sa force, dans sa résistance, dans sa matière, c'est-à-dire totalement. (Bachelard, 1963, p. 214)

Accueillir le phénomène dans sa totalité, c'est donc aussi bien rendre compte du sens qui s'en dégage que des impressions, sentiments, mouvements, volumes, etc., qui modalisent nécessairement son apparaître. Dans son étude de l'imagination de l'air, Bachelard (1992) va jusqu'à donner la priorité à la modalité du mouvement sur celle de l'image : « dans le règne de l'imagination, le vol efface l'oiseau, [...] le réalisme du vol fait passer au deuxième rang la réalité de l'oiseau » (p. 93). La réceptivité du phénomène par le phénoménologue se limite trop souvent à la dimension formelle. Et même lorsqu'il fait l'effort de restituer le phénomène dans son déploiement, trop souvent il cristallise le sens du phénomène dans un langage conceptuel, négligeant voire omettant la dimension dynamique qui constitue pourtant une modalité essentielle — et première pour certains phénomènes — de l'expérience humaine. C'est donc un enseignement précieux de l'œuvre de Bachelard que de nous montrer que l'image, lorsqu'elle est placée sur l'axe intentionnel de la rêverie imaginante, se caractérise bien davantage par le mouvement ou le dynamisme qu'elle suscite que par les formes qu'elle peut avoir : « Dans l'ordre de l'imagination dynamique, toutes les formes sont pourvues d'un mouvement : on ne peut imaginer une sphère sans la faire tourner, une flèche sans la faire voler, une femme sans la faire sourire » (Bachelard, 1992, p. 61). Dans l'intention dynamique, pour reprendre les mots de son auteur, nous retrouvons les styles et modalités de l'apparaître phénoménologique en lien avec le mouvement : gestes, élan, impulsion, essor, montée, tombée, verticalité, horizontalité, tonicité. Tous ces vocables rendent compte du dynamisme que l'intentionnalité imaginante prête à l'image et d'une

modalité que le phénoménologue se doit de rendre compte puisqu'elle constitue un caractère essentiel de l'expérience en question. Distillateur de l'intentionnalité dynamique, Bachelard l'est aussi des modalités psychiques : ses ouvrages nous décrivent ce qu'on peut appeler les irisations du psychisme imaginant et nous montrent avec bonheur les couleurs (psychisme doré, brun, plages de clair-obscur) et les atmosphères psychiques (lenteur, épaisseur, vivacité, rapidité) qui font elles aussi partie du phénomène. Par l'écriture bachelardienne, la subjectivité se montre en toutes ses modalités. Ainsi, la description phénoménologique, pour être totale et authentique, se doit donc aussi de rendre compte du dynamisme et de la tension vécus dans l'expérience d'un phénomène donné. Le vécu subjectif ne se limite pas à l'apparaître formel, mais il se déploie dans une tension, une densité, une épaisseur, un volume psychique que la description phénoménologique doit considérer pour rendre justice à ce qu'on pourrait appeler l'être de la subjectivité.

Pour sa part, Michel Henry, phénoménologue de l'affectivité⁶, défendra la non-intentionnalité comme structure fondamentale de la subjectivité. La conception transcendante de la subjectivité que contient le concept d'intentionnalité ne rend pas compte de l'expérience globale de la subjectivité, celle-ci se vivant sur le mode de l'immanence radicale. Dans l'affectivité, dirait-il, le sujet ne se saisit pas d'abord comme conscience jetée ou projetée dans l'apparaître de la chose affective, il est au contraire rivé à la matière qui constitue l'affectivité et qui le constitue comme sujet lui-même. Joie, souffrance, désir, amertume, bonheur, rancœur, etc., aucun de ces états ne peut être réduit à l'apparaître qui définit le phénomène et qui est saisi par une conscience transcendant son propre soi. Car chacun d'eux se définit d'abord par la matière qui le fait tel : la signification ontologique de la joie est la joie elle-même et n'a pas à être cherchée ailleurs, celle de la souffrance tient dans la souffrance, et ainsi de suite, nous dit Henry. Les causes possibles et mêmes réelles de ces états affectifs n'entament guère leur matière essentielle qui reste ce qu'elle est, dans et hors des textes qui peuvent y être apposés. Dans l'affectivité, nous sommes assignés à nous-mêmes, sans distance possible. Cette absence de distance à soi est inverse au « voir » se déployant dans horizon de l'intentionnalité : l'immanence fonde la transcendance, l'affectivité est l'essence de la subjectivité. L'étude phénoménologique de la subjectivité affective défie donc et même remet en question l'apparaître lié à l'intentionnalité, elle met en œuvre une saisie qui ne passe pas par le voir classique du regard phénoménologique. Toute l'œuvre de Henry vise à expliciter le sens de la non intentionnalité et à établir une phénoménologie désignée sous la même expression, une phénoménologie non intentionnelle ou encore matérielle qui s'attache à rendre compte de la pulsion, du désir, de l'affect, du sentiment nous propulsant dans le monde et nous donnant à habiter un monde déjà éprouvé sur le plan affectif lorsque notre conscience s'en saisit : il s'agit là de considérer la

force et la tension qui animent toute expérience humaine et qui échappent par principe à une phénoménologie formelle attachée à l'apparaître classique, au phénomène tel qu'il se montre à la conscience. L'enseignement de Michel Henry émerge d'un exercice phénoménologique soutenu qui, attaché à l'affectivité, ne peut plus endosser le concept d'intentionnalité. Cet exercice témoigne du retour à la subjectivité qui a été opéré dans l'analyse phénoménologique, d'une analyse qui ne s'attache pas tant à l'objet ou à la chose qu'à la manière dont l'objet ou la chose se donne et se montre à nous. Elucider ces modes de monstration et de donation, c'est retourner à la subjectivité, c'est faire acte phénoménologique.

Qu'ils traduisent le mouvement, le dynamisme, la tension, la densité de l'affectivité animant tout humain, ces concepts d'intentionnalité dynamique et de phénoménologie matérielle viennent amplifier voire ébrécher celui d'intentionnalité formelle. Chacun à leur manière, Bachelard et Henry se sont attachés à montrer la force qui anime toute expérience et à formuler cette tension propulsant le vécu humain. A tout le moins, c'est une subjectivité certes multiple qui surgit sous nos yeux, mais une subjectivité se montrant dans des modalités si différentes que le concept d'intentionnalité appelle un questionnement. L'enseignement que l'on tire de ces deux pensées est de l'ordre de la saisie de la subjectivité : l'expérience humaine ne s'épuise pas dans l'intentionnalité formelle. Ainsi, s'il est des écrits phénoménologiques qui ne font que nous donner des informations relatives à la subjectivité, il est à l'inverse des œuvres qui ont le don de nous donner véritablement à penser la subjectivité, de faire bouger notre conception de la subjectivité, de nourrir notre esprit.

La phénoménologie nous offre ainsi des analyses extrêmement riches et fécondes de la subjectivité : qu'il s'agisse de Merleau-Ponty, de Bachelard, d'Henry, de Maldiney ou de Strauss, ce que nous retrouvons chaque fois dans leur œuvre est la mise en évidence, la monstration d'une subjectivité saisie dans la puissance de son acte. En arriver au sujet par le retour aux choses mêmes, rendre compte des modes de donation du phénomène, décrire le phénomène tel que vécu par le sujet, fonder la subjectivité, tout cela témoigne d'un exercice entièrement orienté vers la saisie de la subjectivité en acte. Ainsi, et indépendamment des diverses positions finalement adoptées à son égard, ce thème de la subjectivité est omniprésent dans l'exercice phénoménologique et parce qu'il en constitue l'enjeu central, nous ne devons comprendre le retour à la chose même que comme retour à la subjectivité. Ce mouvement-là permet de déployer tout ce que l'ouverture au phénomène nous autorise à en saisir, en le décrivant et en le restituant cependant dans les modalités et les tonalités différenciées qu'il manifeste.

Dans le cadre de l'approche scientifique, ce sont la saisie et la mise en évidence de ces styles, modalités et tonalités subjectifs qui sont négligées. Ici, l'injonction à réduire, c'est-à-dire à mettre les données issues des témoignages sur l'axe intentionnel, constitue une étape d'importance. Ce qui l'est bien moins, c'est le fruit livré de cet exercice : les modalités fines qui accompagnent le vécu — vécu de la perte des repères spatio-temporels, vécu de la plongée dans l'absence de sens, de l'envolée bienfaisante, de la parenthèse reposante, de la détresse, etc. — et qui nous instruisent autant sur l'expérience subjective que sur le phénomène dans son déploiement de sens, sont ici négligées ou aplaties par le travail de réduction et de synthèse. Elles appellent, comme le formulait bien Bachelard, une sensibilité phénoménologique autre qu'intellectuelle, dans la mesure où elles sont vécues physiquement, corporellement, par et dans la chair, dans une densité contenue dans cette dernière et/ou dans un volume et un mouvement psychique que seule la reprise à son propre compte par le phénoménologue permet de saisir. En l'absence de ce type de témoignage, la subjectivité surgit de l'analyse à la façon d'un simple concept, d'un débiteur d'états psychiques non différenciés, d'un organe de livraison d'informations. Cette procédure engendre une situation paradoxale où la subjectivité recherchée se défile comme un spectre et cela au profit d'un phénomène qui muselle cette dernière, alors qu'il n'est que le pré-texte de sa mise en valeur. Il me semble donc indispensable d'insister ici sur le sens même de la subjectivité et, plutôt que de la poser comme un concept acquis sans différenciation autre que son intentionnalité, de souligner l'importance qu'il y a à ouvrir le regard du chercheur sur les modes par lesquels son être se dévoile dans le phénomène. Car ici encore, bien que phénomène et sujet soient liés par principe, la méthode scientifique en vient, par sa procédure, à opérer une rupture entre les deux. Sur la base du parti pris d'une subjectivité intentionnelle qui laisse penser que le phénomène apparaît à la conscience comme une donnée s'inscrivant sur un écran — parti pris dont le seul enjeu réside dans la compréhension de l'intentionnalité — la méthode se développe en quasi exclusivité sur l'axe phénoménal. Le phénomène totalise en effet tout ce qu'il convient de dire : comment, en l'occurrence, il apparaît aux sujets questionnés, comment il se déploie et quel sens il recèle finalement. Si la subjectivité est effectivement partie prenante du phénomène, il revient cependant au chercheur phénoménologue de la faire parler, le phénomène en soi nécessitant une attention fine du phénoménologue pour témoigner de sa volubilité et en restituer le sens plénier. En somme, le problème de la méthode scientifique est de tabler sur un fondement qui n'a de sens et de valeur qu'en termes d'intentionnalité — ce que la phénoménologie interroge pourtant — et d'ériger une procédure qui, ne veillant plus guère à la labilité de la subjectivité, n'a de regard que pour le phénomène. Nous pensons par ailleurs que le regard du phénoménologue scientifique, s'il s'était davantage attardé aux nuances des

modalités accompagnant la présence du phénomène, aurait déjà, de lui-même, rendu compte de l'être différencié de la subjectivité.

Cette distinction établie, il nous reste à aborder la question de la méthode phénoménologique. La phénoménologie présente ce curieux hiatus, pour un chercheur habitué à user de méthodes quantitatives ou qualitatives, d'être dans le même temps et pensée et méthode. Ce duo uni dans la procédure phénoménologique, cette unité qui ne se divise qu'à perte en deux volets distincts, il importe d'en réaffirmer l'envergure et d'en souligner la trame commune à toute démarche phénoménologique, qu'elle se qualifie de scientifique, de psychologique ou de philosophique.

...par la « méthode »

Si la phénoménologie est bien un mouvement de pensée en ce qu'elle re-pense le problème épistémologique de la subjectivité que Descartes nous a légué, elle est cependant une pensée qui procède par la description de l'expérience vécue. Penser la subjectivité n'est pas une activité qui se distingue de la méthode, et user de la méthode en phénoménologie signifie intrinsèquement penser la subjectivité. Décrire la subjectivité en acte, c'est montrer les modes de présence du phénomène et montrer ces modes de présence, c'est penser la subjectivité. Ce partage de la pensée et de la méthode en phénoménologie nous est difficile à concevoir et à suivre car nous sommes habitués, lors d'une recherche, à nous ancrer dans un référentiel théorique donné et à user d'une méthode dans le cadre de ce référentiel afin d'en faire parler l'une ou l'autre de ses composantes ; dans ce dernier contexte, la méthode se donne comme une grille de lecture d'un phénomène, en fait un outil qui peut par ailleurs être remplacé voire complété par un autre outil, c'est-à-dire une autre méthode. Dans le contexte phénoménologique, le terme méthode est équivoque, car il laisse penser que la méthode phénoménologique peut être un outil de recherche au même titre que les autres, une grille donnée de lecture d'un phénomène, alors qu'il n'en est rien. De Monticelli (2000) nous rappelle en ce sens que « la méthode en phénoménologie est trop importante pour en faire une méthodologie ; que celle-ci est, dans le sens originaire du terme, un chemin, et non un ensemble de procédures orientées vers des fins données indépendamment du fait de prendre ce chemin » (p. 50)⁷. Arrêtons-nous quelque peu aux particularités de l'approche phénoménologique.

Et d'abord, rappelons que la phénoménologie est une pensée de la subjectivité visant l'expression, l'énonciation de cette dernière. Il s'agit là de décrire les modes de présence d'un phénomène, ces derniers nous permettant de saisir la subjectivité en acte. Or, cette description exige du chercheur une relation d'intimité vis-à-vis des données. En effet, puisqu'il est question de saisir et de décrire les modalités et les styles de présence d'un phénomène, la

position du chercheur en est une de plongée, d'immersion prolongée dans les données. Il n'y a pas, en phénoménologie, de rapport de mise à distance entre le chercheur et les données mais, au contraire, à partir d'une impartialité voulue et adoptée consciemment⁸, une prise à son compte — ou une reprise s'il s'agit de données issues d'un autre sujet que soi — de ce qui apparaît. La description est description de ce que le phénomène dévoile au chercheur, ni plus ni moins. Or, cette apparente simplicité cache sa complexité. Car ce qui se donne du phénomène est abondant, volubile, lié, et il apparaît sous des modalités multiples autant que subtilement différenciées : représentations, impressions, ressenti, densité, épaisseur, volume, etc. La phénoménologie est une science et si on la qualifie volontiers de science des phénomènes, il faudrait insister sur sa qualité de science des modalités accompagnant leur présence. Car notre conscience n'est pas qu'un écran plat. Si elle est le lieu de manifestation et de monstration d'un phénomène, elle est aussi celui de sa profondeur potentielle ainsi que la chair d'où émergent et où s'inscrivent les affects le sous-tendant. Et notre conscience ne se déploie pas non plus sous le signe de la linéarité. L'apparaître qu'elle autorise montre un enchevêtrement défiant la plus sûre logique. La conscience est un flux, nous a dit Husserl. Nous pourrions ajouter qu'elle est prolixe, déconcertante à la façon d'un royaume de méandres et que notre pensée se fraie un ordre relatif parmi tout ce que la conscience nous donne. Ainsi, ce n'est que dans l'attention, l'ouverture et l'accueil les plus soutenus à l'activité de sa propre conscience, dans l'intimité de soi, que le chercheur se fera véritablement phénoménologue : non seulement en rendant compte des formes par lesquelles un phénomène apparaît à la conscience, mais en rendant aussi compte de ses dimensions dynamique et matérielle. Ce n'est pas seulement à la signification d'un phénomène que la phénoménologie se consacre, c'est aussi à ce qui précède, se tient dans et excède le sens : à ces densités charnelles qui retentissent en nous sans mot, à ces volumes psychiques où voyage et se dilate notre conscience, à ces épaisseurs du vivre qui sont trop souvent encore tus par la parole phénoménologique. La subjectivité se montre aussi dans ces modalités-là — même si leur expression est moins aisée — et c'est alors seulement qu'on pourra parler de sujet « incarné ». Cette saisie de l'incarnation qui déloge la subjectivité de son statut conceptuel, seule l'immersion, par le phénoménologue, dans l'activité phénoménale permet d'en restituer le sens qui est le sien ; encore faut-il que le chercheur accepte l'immersion dans sa propre subjectivité, ce qui le qualifiera véritablement de phénoménologue.

Ainsi, le terme méthode en phénoménologie — dont l'usage dans l'approche scientifique répond à une économie discursive — ne doit pas nous masquer l'ampleur de la tâche : une tâche qui ne saurait se limiter à l'analyse d'un phénomène abordé à l'instar des recherches habituelles, soit un phénomène approché comme un fait et qui, bien que ramené à sa signification, est tenu à un

investissement de surface par le chercheur. En phénoménologie, le phénomène se doit d'être (re)pris par le chercheur-phénoménologue, il se doit d'être replacé, comme le dit bien Bachelard, sur l'axe de l'intentionnalité et décrit dans la subtilité de sa présence, ce qui n'exclut aucun de ses styles et modalités. Trop souvent dans les analyses scientifiques, cette immersion qui fait pourtant la profondeur et la valeur de l'analyse phénoménologique est limitée à sa dimension formelle. Les résultats nous livrent alors une signification appauvrie du phénomène et nous soumettent une subjectivité désincarnée, nous maintenant dans une perspective nettement conceptuelle de cette dernière. Dans ce contexte, la subjectivité nous apparaît comme dissipée, à l'instar d'une aura faiblement émergente de l'analyse, alors même qu'elle devrait en émerger comme le noyau dur, comme le sujet enfin (re)trouvé. Cette superficialité de traitement de la subjectivité, thème qui, répétons-le, forme l'enjeu de la pensée phénoménologique, constitue un problème de taille dans les analyses phénoménologiques scientifiques. Il est issu, comme nous l'avons expliqué plus tôt, d'une conception méthodologique qui a entériné une subjectivité intentionnelle sans laisser d'ouverture à son traitement, une conception en somme qui s'est bâtie sur un concept fermé sans relever l'importance qu'il y a à ouvrir la question de la subjectivité.

D'une perspective conceptuelle à une perspective incarnée de la subjectivité

Il nous faut revenir aux enseignements des phénoménologues et souligner leur importance. Ceux que l'on peut gagner des travaux de Michel Henry, de Henry Maldiney, de Gaston Bachelard voire de Stanislas Breton nous disent avec force que l'affectivité, l'imagination et l'esthétique ne sont pas des phénomènes qui dévoilent leur contenu sous leur seul apparaître formel, et encore moins des simples catégories sémantiques, mais des vécus inscrits dans notre chair et dans notre corps, des expériences qui se saisissent dans un volume psychique et charnel réel. Avec eux, nous nous éloignons en même temps d'une subjectivité comprise comme un concept se prêtant aux jeux de mots et nous nous rapprochons d'une subjectivité qui se saisit comme une réalité multiforme et mouvante, une épaisseur et un volume, une profondeur singulière. A travers les mots qu'ils ont si bien su lui prêter et en même temps au-delà de cet indépassable langage, elle apparaît, au-delà des formes que l'intentionnalité dévoile, comme densité obligée, comme vérité incarnée dans la chair de l'expérience. Chez ces penseurs, elle a donc fait l'objet d'un véritable dévoilement, et elle devient vivante à nos yeux ou encore en un mot fort qui rassemble tout cela : incarnée.

Cette notion d'incarnation dévoile ce que, à lui seul, le concept d'intentionnalité entendu et pratiqué de façon opératoire ne saurait faire :

l'excès du vivre sur le vécu. Elle traduit la labilité de la subjectivité, serait-ce à travers la saisie d'un phénomène donné. Car ce n'est pas tant l'objet en soi que constitue le phénomène que la saisie des modalités et des tonalités accompagnant la présence du phénomène qui permet de manifester cette labilité subjective et de rendre ainsi justice à l'expérience subjective. Que Bachelard ait insisté sur l'intentionnalité dynamique devrait nous mettre sur la voie d'une étude phénoménologique ouverte et et d'un regard phénoménologique sensible à ce qui apparaît et ne se qualifie pas en termes de forme. Présentée dans une cristallisation sémantique par l'approche scientifique et prise dans la capacité opérationnelle dont cette dernière l'a investie, l'intentionnalité se donne bien comme une simple catégorie faisant office de réceptacle à des analyses qui se contentent de corroborer sa signification. L'approche scientifique contribue largement de la sorte à perpétuer le sens classique par lequel nous comprenons la subjectivité, une subjectivité subsumée à la représentation, à la pensée, aux cognitions, et par là aussi une conscience qui se définit principalement par le pouvoir de la représentation et de la pensée. Si nous sommes loin de nier cette faculté humaine qui permet d'être-au-monde, nous reconnaissons toutefois qu'elle n'en est que l'un de ses modes et nous ne pouvons surtout plus aujourd'hui omettre le formidable vécu humain qui ne se réduit pas à la pensée ou qui y affleure avec perte, parce qu'il manifeste un mode intentionnel différent de cette dernière. Qu'il s'agisse du désir — non pas représenté, mais dans sa force pulsionnelle —, du volume psychique dans lequel l'individu se meut à l'abri de nos yeux et qui témoigne d'une véritable respiration psychique, de l'émotion encore qui comporte une densité que la parole rendra toujours avec difficulté dans sa réalité vécue, ce que la phénoménologie nous a bien montré, c'est que la subjectivité est plus que ce qu'on veut bien lui consentir. Multiple parce que ne vivant pas seulement sur le mode de la représentation, incarnée parce qu'inscrite dans une chair, dense parce qu'elle est bien plus qu'une définition, faite de clair et d'obscur parce que tout ne se montre pas à notre désir de voir, la subjectivité se donne comme foisonnante et pleine, en un mot comme vivante.

Pour l'heure, c'est cet enseignement-là que je retiens de la phénoménologie. On peut certes parler plus ou moins bien de la subjectivité et de ses modes intentionnels — ou non intentionnels — être plus ou moins habile à rendre compte de ces derniers, mais on ne peut faire l'économie de sa description et de sa mise en valeur. Ainsi, faire la part des choses entre ces vécus qui tombent sous l'intentionnalité et/ou qui en débordent, nous donner à voir cette subjectivité en acte, c'est ce que nous avons compris de la phénoménologie et c'est ce que nous attendons d'une analyse de ce genre. Ce n'est certes pas le programme total de la phénoménologie qui est ici condensé, mais il s'agit d'une part non négligeable de son enjeu. Ne pas faire retour, pour les mettre en valeur, aux modalités et aux tonalités accompagnant le

phénomène en se concentrant sur ce dernier, c'est perdre toute cette plage de manifestation et donc aussi bien manquer l'occasion d'en apprendre un peu plus sur la subjectivité.

Conclusion

La phénoménologie peut-elle éclairer les phénomènes des sciences humaines — et la discipline de l'éducation — de façon significative? Tout notre propos précédent, attaché à montrer l'importance d'une description fine de la subjectivité dans la méthode et au terme de celle-ci, parle en faveur de la valeur de l'analyse phénoménologique et de la richesse des résultats qu'elle peut livrer lorsqu'elle est pratiquée de façon rigoureuse et fine et avec la sensibilité qu'appelle le vécu humain. Notre article reconnaît ainsi le mérite de l'approche scientifique proposée par Giorgi même s'il en souligne une limite considérable. Les mérites de l'approche scientifique relèvent du moyen qui nous est offert d'accéder aux phénomènes dans les sciences humaines. L'une des limites de cette méthode, par contre, tient au caractère procédural qu'elle propose et qui comporte le danger du méthodologisme, d'autant plus d'ailleurs que la connaissance de la phénoménologie préalablement à sa pratique est longue et ardue. L'autre limite est relative au regard phénoménologique qui s'est érigé sur un fondement devenu un allant-de-soi, regard qui témoigne nettement d'une imperméabilité à certains caractères essentiels des phénomènes. Or, de la qualité du regard phénoménologique dépend la qualité de l'analyse. La première limite peut être ponctuelle si l'on considère que la méthode scientifique est très récente, qu'elle est encore dans sa phase de mise à l'épreuve et donc qu'elle nécessite d'être examinée dans les aspects de sa démarche. Quant à la seconde limite, à cause du questionnement qu'elle soulève autour du concept d'intentionnalité, elle exige de retourner aux fondements mêmes dont se réclame la méthode scientifique. Cependant, dans la mesure où il se ménage un regard conscient de ses propres biais théoriques, dans la mesure aussi où il conserve une sensibilité vivante à ce que montre le phénomène, le phénoménologue nous invite à une saisie aussi vive qu'inclusive de la subjectivité et là se situe l'inédit de la méthode phénoménologique. En abordant l'expérience humaine dans une inclusion de vue et avec une extrême nuance descriptive, cette méthode permet de saisir la subjectivité dans les actes qui sont les siens, de rester fidèle au déploiement du phénomène ainsi qu'aux modalités de leur présence. C'est donc d'un regard puissant que la phénoménologie procède, regard qui nous amène en retour à raffiner notre conception de la subjectivité. Moyennant ce souci pour la subjectivité, nos recherches en sciences humaines gagneront en consistance, en réalisme et en valeur phénoménologique.

Notes et références

¹. Giorgi, A. (1997). De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et évaluation. Dans Poupard, J. et coll. *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Gaëtan Morin, p. 341-364. Cf aussi (2000). Concerning the Application of Phenomenology to Caring Research. *Scand J Caring Sci*, 14, 11-15 ; (1997). The Theory, Practice and Evaluation of the Phenomenological Method as a qualitative research procedure. *Journal of Phenomenological Psychology*, 28, 235-260 ; (1995). Phenomenological Psychology. Dans Smith, J. A. et coll. (Éds). *Rethinking Psychology*. London : Sage Publications, p. 24-42 ; (1990). Phenomenology, Psychological Science and Common Sense. Dans Semin, G. R., & Gergen, K. J. (Éds). *Everyday Understanding : Social and Scientific Implications*. London : Sage Publications, p. 64-82.

Parmi les travaux traitant de l'approche phénoménologique scientifique, cf les volumes des *Duquesne Studies in Phenomenological Psychology*. Pittsburgh : Duquesne University Press ; Giorgi, A. (Éd.) (1985). *Phenomenology and Psychological Research*. Pittsburgh : Duquesne University Press ; Murray, E. L. (1987). *Imagination and Phenomenological Psychology*. Pittsburgh : Duquesne University Press ; Deschamps, C. (1993). *L'approche phénoménologique en recherche - Comprendre en retournant au vécu de l'expérience humaine*. Montréal : Guérin Universitaire ; Moustakas, C. (1994). *Phenomenological Research Methods*. London : Sage Publications.

². Pour une description plus approfondie de ces étapes, cf entre autres Giorgi (1997), p. 353 à 358 ; Deschamps, (1993), p. 41 à 78.

³. Le phénomène étant défini comme ce qui apparaît, ce qui se montre de lui-même à la conscience.

⁴. Notons qu'il convient ici de distinguer la subjectivité dans son acception phénoménologique de cette subjectivité qui aboutit au subjectivisme : la première est de valeur universelle, le second de valeur particulière. Lorsque le phénoménologue évoque la subjectivité ou le sujet, c'est en termes de rapport d'intentionnalité ou de non-intentionnalité, ou encore de structure universelle de l'expérience humaine, ce qui est tout différent du subjectivisme qui, lui, désigne l'expression de soi, le dialogue de soi voire le dialogue sur soi se déclinant essentiellement à la première personne et témoignant de l'identité, des goûts et des valeurs d'un individu donné. C'est au courant existentiel-humaniste nord-américain que nous devons le triomphe du subjectivisme, mais aussi la confusion de son sens avec celui de la subjectivité. Nous expliquons cette dérive de la façon suivante. Tout d'abord, la psychologie existentielle-humaniste s'est édifiée en empruntant ses fondements à la phénoménologie. Ce faisant, elle prend pour acquis le fondement de la subjectivité. Toutefois, elle érige sur ce fondement ses propres principes de conscience, de soi/moi, d'expérience personnelle, de vécu subjectif, de bonté et socialité fondamentales, des principes en fait qui servent la cause de la relation d'aide et les objectifs d'épanouissement de la personne ainsi que de la quête de soi. Ce fondement emprunté à la phénoménologie sera d'ailleurs altéré par un doublet psychanalytique — celui du soi conscient et du soi inconscient — qui

permettra aux psychologues existentiels-humanistes de légitimer les principes de quête et de réappropriation de soi. En fait, rien ici qui mette véritablement en scène la subjectivité de la pensée phénoménologique, mais un fondement simplement emprunté et mis au service de la cause de la psychologie clinique. La dérive du subjectivisme a été largement évoquée par des auteurs tels que Lasch qui montrent avec éloquence ce qu'est le subjectivisme.

⁵. Bachelard, G. (1993). *La poétique de la rêverie*. Paris : Quadrige/PUF, 4e édition ; (1963). *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : José Corti ; (1992) *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*. Paris : Le livre de poche - Librairie José Corti ; (1986). *La flamme d'une chandelle*. Paris : Quadrige/PUF, 8e édition.

⁶. Cf entre autres, Henry, M. (1990). *L'essence de la manifestation*. Paris : PUF, 2e édition ; (1985). *Généalogie de la psychanalyse - Le commencement perdu*. Paris : PUF ; (1987). Représentation et auto-affection. *Communio*, XII, 3 ; (1989). *Philosophie et subjectivité*. Encyclopédie philosophique universelle. L'univers philosophique. Paris : PUF ; (1990). *Phénoménologie matérielle*. Paris : PUF ; (1995). Phénoménologie non-intentionnelle : une tâche de la phénoménologie à venir. Dans Janicaud, D. (dir.). *L'intentionnalité en question - Entre phénoménologie et recherches cognitives*. Paris : Vrin ; (2000). *Incarnation - Une philosophie de la chair*. Paris : Seuil.

⁷. De Monticelli, R. (2000). *L'avenir de la phénoménologie. Méditations sur la connaissance personnelle*. Paris : Aubier.

⁸. Aborder un phénomène en phénoménologue, c'est l'aborder sans *a priori* théorique, sans préjugé, sans conception préétablie, et cela en faisant une mise à jour préalable de ce que l'on connaît ou pense connaître du phénomène. Il s'agit donc d'aborder le phénomène avec un regard neuf, et de ne considérer que ce qui se donne à la conscience.

*Catherine Meyor est professeure en fondements de l'éducation au Département d'éducation et pédagogie de l'Université du Québec à Montréal. Depuis avril 2004, elle a contribué de façon active à créer le Cercle interdisciplinaire de recherches phénoménologiques (CIRP), lieu de convergence et de rassemblement professionnel des praticien(ne)s phénoménologues. Ses principaux intérêts de recherche portent sur les thèmes de l'affectivité, de l'esthétique et de l'épistémologie. Elle a publié, en 2002, aux éditions conjointes Presses de l'Université Laval / De Boeck, un livre intitulé *L'affectivité en éducation : Pour une pensée de la sensibilité*.*

meyor.catherine@uqam.ca